

—Brave femme !... brave, courageuse ! dit Rattlesnake avec admiration, sans paraître s'inquiéter de sa blessure.

Au fond, le chef ne s'irritait point de cette noble résistance ; il trouvait glorieuse la conduite de Marguerite.

En un clin d'œil le fusil fut arraché de ses mains, mille nœuds garrottèrent ses membres ; elle était prisonnière.

Immobile, atterrée, elle regarda avec l'apathie du désespoir tout ce qui se passa ensuite autour d'elle. Rattlesnake avisant une pièce d'étoffe, y déchira une bande, la fit appliquer par son compagnon sur son épaule blessée ; puis, tous deux procédèrent au pillage.

Rattlesnake découvrit bien vite le petit cabinet de Marguerite, et forçant sa malle, en retira vêtements, broderies, bijoux, colifichets, qu'il étala dans le salon : d'une main maladroite, il déploya la blanche parure que Marguerite avait brodée avec tant de soins joyeux, tant d'amour, tant de chères espérances. Il tourna et retourna ces objets, les examina en tous sens, avec de grands éclats de rire ; il se sentait gonflé de joie en pensant que sa fiancée, la malheureuse victime, parée de toutes ces richesses, ferait l'ornement de son wigwam, et exciterait l'envie des filles natchez. Tout à coup l'idée lui vint d'en revêtir sa prisonnière ; à peine cette fantaisie avait-elle germé dans son esprit, qu'il fallut l'exécuter : les mains de Marguerite furent déliées, et, sous peine de voir le sauvage procéder à sa toilette, elle dut obéir à ses ordres. Quand elle eut mis sa robe, l'Indien y ajouta paroiut des dentelles, des broches, des épingles, jusqu'à ce que la boîte aux bijoux fût complètement vide : un collier de corail le jeta dans l'extase. Enfin, cette barbare et ridicule toilette achevée, il entassa dans une boîte la soie, le canevas, la laine, les aiguilles, tous les ustensiles de couture, et prit grand soin de les emporter, comme le plus précieux de son butin.

Pendant ce temps, l'œuvre de carnage s'accomplissait : les cris des mourants, des femmes, des enfants se mêlaient aux hurlements des sauvages ; horrible concert, digne de cette scène de mort ! La femme du négociant, stupéfiée par le désespoir, cherchait à abriter sur son sein le dernier enfant qui lui restait, mais elle ne pouvait y parvenir, ses mains étant liées derrière le dos : dans un coin, gisaient à côté d'elle les cadavres de son mari et de son fils, déjà souillés et foulés aux pieds par la meute des assassins.

Partout régnaient l'horreur, la destruction, le pillage, l'incendie : le vaisseau une fois dépouillé de sa précieuse cargaison fut livré aux flammes. Les sauvages y avaient trouvés plusieurs barils de liqueurs, et s'étaient enivrés de cette *eau-de-feu*.

Toute la colonie fut brûlée, saccagée et massacrée : un charretier et un tailleur d'habit eurent seuls la vie sauve : le premier devait servir à conduire les voitures chargées de butin, le second à façonner pour les Indiens les vêtements qu'ils avaient pillés. Les femmes et les enfants avaient aussi été épargnés pour être réduits en captivité.

Le premier soin du grand-chef fut d'expédier de suite à son palais tout le butin, dont il se réservait de faire le partage. Ensuite l'ivresse devint générale ; enflammés par des excès de tout genre, les sauvages se livrèrent aux plus horribles et aux plus bruyants divertissements. Une danse générale couronna l'œuvre : « Avec des cris et des contorsions diaboliques, dit « un historien, les Indiens dansèrent jusqu'à la nuit autour des « têtes des Français, empilées comme les boulets de canon « dans un arsenal. Au milieu de cette infernale orgie, surgis « saient les plaintes des agonisants, les clameurs des enfants, « des femmes, victimes auxquelles on avait refusé la grâce du « coup mortel pour les réserver à un sort plus affreux. »

Rattlesnake et son compagnon faillirent s'entretenir sur le cadavre du négociant, pour se disputer ses dépouilles, surtout un anneau qu'il avait au doigt : ils conduisirent ensuite leurs prisonnières dans la rue. Quant au butin, comme le grand-chef, seul, avait le droit d'en faire le partage, Rattlesnake fut obligé de déposer les effets de Marguerite dans le lot commun ; mais il avait eu la précaution de cacher dans ses vêtements la soie et les autres petits ustensiles de broderies, auxquels il attachait un prix infini.

L'autre sauvage attacha la veuve du négociant à un poteau, en attendant que le sort lui donnât quelque autre maître. La pauvre mère, aidée de Marguerite, essaya d'allaiter son petit nourrisson ; mais ce fut en vain, les sources de la vie étaient taries pour le pauvre être.

Les deux malheureuses femmes trouvaient quelque consolation à être ensemble ; bientôt elle leur échappa ; Rattlesnake donna à Marguerite l'ordre de le suivre.

—Non ! répondit-il aux supplications de la jeune fille ; Yeux-Riants sera mieux dans le wigwam de son mari. Si elle restait dans la rue, d'autres guerriers pourraient convoiter la femme de Rattlesnake. Il ne faut pas qu'elle voie ce qui va se passer ; ma cabane sera plus tranquille et plus calme. Ma mère lui préparera de la nourriture et séchera ses pleurs. Allons.

Et il partit, en tirant par sa corde, sans lui laisser le temps d'embrasser sa malheureuse compagne. La pauvre enfant fut contrainte de marcher dans le sang, qui maculait sa robe blanche, au milieu des regards flamboyants de cette horde hurlante ivre de liqueurs et de débauche, sous les rayons d'un soleil ardent. Son ravisseur l'entraîna à grands pas, tout fier de sa conquête, qu'il importait au sauvage que sa captive trébuchât sur les cadavres, et le suivit à grand-peine, folle de terreur et de désespoir ?...

A quelque distance du fort, ils trouvèrent un cheval attaché à un arbre : Rattlesnake plaça Marguerite sur son dos, saisit la corde et courut devant avec une telle rapidité que le poney fut obligé de prendre le galop. La courte distance qui les séparait du village fut bientôt franchie. Pendant le trajet, mille visions échevelées de fuite, de mort, de misères, assaillirent Marguerite, rendant son désespoir plus amer lorsqu'elle revenait à la réalité.

—Mère ! dit Rattlesnake en arrivant auprès d'une grande et belle cabane, je vous amène une fille, traitez-la bien.

Marguerite, engourdie par ses liens et les secousses de la course rapide, chancela en mettant pied à terre.

La vieille femme la soutint en disant :

—Elle est la bien-venue.

La jeune fille reconnut en son hôtesse celle qui était venue la demander en mariage.

L'attaque du fort étant restée secrète, surtout pour les femmes Natchez, la mère de Rattlesnake était extrêmement surprise de ce qui arrivait, mais elle n'en fit rien voir. Après une brève conversation avec son fils, dans la langue indienne, elle fut au courant de la situation, instruite de ce qu'elle avait à faire. Le jeune chef détacha les mains de la captive qui était restée sur le seuil, pâle et froide comme une statue de marbre : ensuite il lui plaça les cordes aux pieds, les fixa solidement à un tronc d'arbre servant de siège, recommanda fortement à sa mère d'avoir bien soin de « sa femme », et enfourchant le cheval repartit au grand galop pour le fort.

La vieille indienne offrit aussitôt à Marguerite un breuvage, du gibier rôti, du grain cuit au four. La pauvre captive secoua la tête, en signe de refus ; il lui aurait été impossible de prendre une bouchée ; sa main droite resta convulsivement crispée sur le stylet qu'elle cachait dans sa poitrine, pendant que ses yeux parcouraient avec anxiété le logement qui lui servait de prison.

Cette cabane, une des plus confortables du village, se composait de deux pièces, dont une portion était isolée par une tenture moelleuse faite en roseaux tressés avec des plumes ; ce tissu élastique et d'une finesse incroyable était décoré de fourrures qui le divisaient en bandes symétriques : peu de salons civilisés possèdent des tapis aussi splendides. Derrière ces cloisons mouvantes étaient les lits de la famille. Dans une encoignure bâtie en troncs d'arbres liés par du mortier se trouvaient toutes sortes de provisions de bouche entassées avec ordre ; à côté, de nombreuses poteries, servant de vaisselle pour la cuisine, s'élevaient sur une espèce de dressoir. Partout régnaient un ordre et une propreté admirables ; il était aisé de voir que les Natchez, avec leur goût naturel, avaient très-bien su s'approprier les manières civilisées des Français leurs voisins.